

ensuite, par contraction et en vertu du changement si fréquent de *c* en *g*, et par celui non moins ordinaire de *itus* en *i* (*maritus*, mari, *infinitus*, infini, etc.), *salmigondi*; — et enfin, par l'addition d'une *s*, qui termine une foule de mots à leur finale sonnant *i*, *salmigondis*.

Voilà pour l'origine du mot; voyons maintenant pour sa signification.

Le Grand d'Aussy, après avoir dit (p. 142) comment se perdit à Paris un vieil usage qui précéda le règne de Louis XI, usage qui consistait, chez les gens du peuple, à souper les jours de grandes fêtes et de réjouissances publiques à leurs portes et en dehors de leurs maisons, mais que les guerres civiles et les malheurs qui en furent la suite abolirent, continue en ces termes :

“Cependant il s'en forma un autre qui tenait davantage à la sociabilité, et dont il est parlé dans le *Roman bourgeois* (p. 171). Les jours de fête et les dimanches plusieurs maisons voisines et amies se réunissaient pour souper ensemble. Chacune apportait son plat, ou, comme on parlait alors, son *salmigondis*.”

Le plat ainsi nommé, qui consistait probablement en une espèce de ragoût de différents morceaux, était donc très populaire au XVII^e siècle; or, quand on sentit le besoin d'un mot pour signifier, au figuré, un certain nombre de divers objets jetés pêle-mêle, on employa naturellement *salmigondis*, terme qui a cessé depuis de se dire dans le sens propre. (Extrait du *Courrier de Vaugelas*, vol. v, p. 84.)

LA FEMME CHRETIENNE

L'influence des femmes sur la vie tout entière est excessivement grande. Si nous étudions attentivement l'histoire, nous devons reconnaître que très souvent les femmes ont exercé une bien plus grande influence sur la marche du monde que nous, les fils orgueilleux d'Adam.

Mais l'influence de la femme est plus grande encore au sein de la famille. Là, les femmes sont les gardiennes des bonnes mœurs, de la vraie piété, du sentiment religieux.

Tous ceux qui ne sont pas entièrement corrompus, portent gravé dans leurs cœurs le souvenir de ce qu'il doivent à leurs mères. L'amour de sa mère ne s'éteint jamais au cœur d'un bon fils : il survit à la mort ; un bon fils aime à visiter souvent la tombe de sa mère ; c'est la preuve de la puissance maternelle. Et une mère qui comprend et remplit dignement, par sa parole et son exemple, cette mission de gardienne du sentiment religieux et des bonnes mœurs, devant son mari et devant ses enfants, une telle mère fait un bien immense, incomparable.

Qu'y a-t-il de plus touchant qu'une femme qui prie ! Si des dames me demandaient dans quelle position elles doivent se faire photographier, je serais tenté de leur répondre : dans l'attitude où vous êtes quand vous faites réciter le catéchisme à vos enfants.

Quand la mère de famille trouve préférable d'aller s'amuser hors de chez elle, de fréquenter les concerts, les bals, le théâtre, etc., d'abandonner ses enfants aux domestiques, oh ! alors il ne faut pas s'étonner que plus tard les fils tournent mal, et que les filles suivent des voies qui ne peuvent que nous déplaire et nous attrister.

La femme mariée s'appelle mère de famille ; sa place est donc dans la famille pour s'occuper de l'éducation de ses enfants, et surtout de leur éducation religieuse.

De nos jours, plus que jamais, il est absolument nécessaire d'attacher une grande importance à cette éducation de la famille. J'ai la ferme conviction que tous les efforts du libéralisme pour corrompre la jeunesse échoueront contre l'amour tendre et dévoué des mères allemandes. (Extrait d'un discours de feu M. Windthorst au parlement allemand.)

SUR LE CHARME DE LA RETRAITE

Ce sujet a été traité par deux poètes à des époques bien différentes : Racan et Boileau ; l'un vivait sous Henri IV, l'autre sous Louis XIV. — Rien n'est plus utile aux progrès de l'esprit que de voir préci-